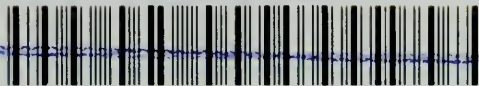




PQ  
2643  
.13J6  
1889

U of OTTAWA



39003002166758



JUL 28 1970





1926

*EX LIBRIS*

DU MÊME AUTEUR :

CUEILLE D'AVRIL (épuisé).


LES CYGNES, poésies (1885-86).

ANCAEUS, poème dramatique (1885-87).

*En préparation :*

YELDIS, poème dramatique.

JOIES



Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto



FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

# JOIES

POÈMES (1888-89)

*Lässt Sich Kaum die Wonne fassen.*

(JOHAN WOLFGANG, GËTHE).

PARIS

TRESSE et STOCK, ÉDITEURS

8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS

1889

Tous droits réservés



PQ

2643

. I 3 J 6

1889

## DÉDICACE

J'ai fleuri mon royaume de lys frères  
Comme les vierges et comme les joies ;  
Mon palais clair a de grêles tourelles,  
Et j'ai drapé mes cieux de pâles soies.

J'ai semé mon jardin de flores saintes  
Comme les vierges et comme les joies,  
Et je me suis grisé de mes jacinthes,  
Aurore, à chaque fois que tu rougeoies.

Je chante en mon âme des choses folles  
Comme les vierges et comme les joies,  
Et j'ai trouvé de si douces paroles,  
O si douces, qu'il faut que tu les croies.

Pour parfumer ta vie érubescente,  
J'ai fleuri mon royaume de lys frères,  
Et que balance, à toute aube naissante,  
La brise qui chante dans mes tourelles.

Pour que tes pas écrasent des aromes,  
J'ai semé mon jardin de flores saintes,  
Que ne connaissent pas les autres hommes,  
Et nous nous griserons de mes jacinthes.

Pour que ta lèvre éclore en un sourire,  
Je chante en mon âme des choses folles ;  
Je sais des choses, et, pour te les dire,  
O, j'ai trouvé de si douces paroles.



POUR LE LECTEUR



## POUR LE LECTEUR

---

**L**E vers est libre; — ce qui ne veut nullement dire que le « vieil » alexandrin à « césure » unique ou multiple, avec ou sans « rejet » ou « enjambement », soit aboli ou instauré; mais — plus largement — que nulle forme fixe n'est plus considérée comme le moule nécessaire à l'expression de toute pensée poétique; que, désormais comme toujours, mais consciemment libre cette fois, le Poète obéira au rythme personnel auquel il doit d'être, sans que M. de Banville ou tout autre « législateur du

Parnasse » aient à intervenir ; et que le talent devra resplendir ailleurs que dans les traditionnelles et illusives « difficultés vaincues » de la poétique rhétorique : — L'Art ne s'apprend pas seulement, il se recrée sans cesse ; il ne vit pas que de tradition, mais d'évolution.

*Juin 1889.*



UN OISEAU CHANTAIT



*Derrière chez mon père, un oiseau chantait,  
Sur un chêne au bois,*

— Autrefois —

Un rayon de soleil courait sur les blés lourds ;  
Un papillon flottait sur l'azur des lents jours  
Que la brise éventait ;  
L'avenir s'érigeait en mirages de tours,  
Qu'enlaçait un fleuve aux rets de ses détours ;  
C'était le château des fidèles amours  
— L'oiseau me le contait.

*Derrière chez mon père, un oiseau chantait  
La chanson de mon rêve ;  
Et, voix de la plaine, et voix de la grève,  
Et voix des bois qu'Avril énerve,*

L'écho de l'avenir en riant mentait :  
Du jeune cœur, l'âme est la folle serve,  
Et tous deux ont chanté  
Du Printemps à l'Été.

*Derrière chez mon père, sur un chêne au bois,*  
Un oiseau chantait d'espérance et de joie,  
Chantait la vie et ses tournois  
Et la lance qu'on brise et la lance qui ploie ;  
Le rire de la dame qui guette  
Le vainqueur dont elle est la conquête ;  
La dame est assise en sa robe de soie  
Et serre sur son cœur une amulette.

*Derrière chez mon père, un oiseau chantait,*  
De l'aube jusqu'en la nuit ;  
Et dans les soirs de solitaire ennui  
Sa chanson me hantait ;  
Si bien qu'au hasard de paroles très douces  
Je me remémorais ses gammes,  
Apprises parmi les fougères et les mousses,  
Et les redisais à de vagues dames,  
Des dames blondes ou brunes ou rousses,  
Des dames vaporeuses et sans âmes.

*Derrière chez mon père, sur un chêne au bois,*  
Un oiseau chantait la chanson de l'orgueil ;  
Et dans les soirs nerveux d'émois  
Je l'écoutais du seuil ;  
Ils sont morts, les vieux jours de fiers massacres ;  
Mes orgueils écumants du haut frein de mon veuil,  
Se sont cabrés aux triomphes des sacres,  
Ils ont flairé les fleurs du cercueil,  
Aromes des catafalques — doux et acres —  
Mes vanités sont au cercueil.

*Derrière chez mon père, un oiseau chantait,*  
Qui chante dans mon âme et dans mon cœur, ce soir ;  
Je hume vers la nuit où fume un encensoir,  
O jardins rutilants qui m'avez enfanté,  
Et je revis chaque heure et toutes vos saisons :  
Joie en rires de feuilles claires par la rive,  
Joie en sourires bleus de lac aux horizons,  
Joie en prostrations de la plaine passive,  
Joie éclore en frissons ;  
Les jeunes délices qui furent dans nos yeux  
— Aurores et couchants — les étoiles des cieux  
Et le portail de Vie ouvert et spacieux  
Vers les jeunes moissons !

*Derrière chez mon père, sur un chêne au bois,  
Derrière chez mon père, un oiseau chantait  
En musique de flûte alacre et de hautbois,  
En musique qui te vantait,  
Toi, mon Rêve et mon Choix ;  
Sais-tu combien aux soirs s'alanguissait ma vie ;  
Sais-tu de quels lointains mon âme t'a suivie,  
Et comme ton ombre la tentait  
Vers le Château d'Amour que l'oiseau chantait  
Sur un chêne au bois ?  
— Autrefois. —*

PAR LA ROSERAIE





Par la roseraie éclose,  
Par la saulée apâlie,  
Au bord des viviers, sous l'aurore rose,  
Au long des étangs où le roseau plie,  
Au son d'une chanson trillée,  
Jusqu'à la plaine ensoleillée !

Au cours de la rivière lente  
Des herbes traînent vertes ou rousses,  
Oscillantes sans secousses,  
Au cours de la rivière lente  
Des herbes traînent au long des mousses.

Nul bruit qu'un roulement lointain de chariot,  
Nulle crainte que d'un rêve interrompu ;  
Et nul regret de ce que l'on n'a pu  
— Un roulement lointain de chariot —

L'azur jusque là-bas où sont les peupliers  
Rigides et légers au long du vieux canal  
— Ah ! que ce paysage a d'êtres familiers,  
Que tout y est doux et banal.

L'herbe est plus haute, ainsi, pour ma tête penchée.  
Que les collines bleuissantes de là-bas ;  
Et tout, par la vie, est de même, est-ce pas,  
Folle âme à ton ombre attachée,  
O toi qui te suis pas à pas,  
Sur toi-même penchée,  
La vie est telle, n'est-ce pas ?

RONDE



Avril est mort d'amour et nos âmes sont vieilles  
— Les roses mortes, foulées —  
Au cours du fleuve clair, bandes bariolées,  
Les rives se déroulent : le rêve des veilles  
A vu passer la vie éparse aux plaines folles,  
Aux villages dormeurs, aux cités de coupoles,  
Aux coteaux, aux forêts, au gris regard des saules.

Quelles heures, d'entre les mortes, furent nôtres  
Saurait-on, au gouffre où s'écroulèrent,  
Un à un, les pans de nos châteaux de liesse,  
Discerner en l'amas le rubis de la voûte,  
Et tous nos luxes, pièce à pièce ?

Roses que nos danses foulèrent,  
— Pétales en les feuilles mortes de la route,  
Deux fois fanés au site abandonné —  
Roses qui prétextiez de si doux gestes ?  
Et nul, pas même moi, n'a souci de vos restes.

*Sur le Pont du Nord un bal y est donné,  
Sur le Pont du Nord un bal y est donné.*

O musiques du rire et des pas et des robes,  
Et ton fin cliquetis, éventail qui dérobes  
Le sourire des lèvres chuchottantes,  
Cependant qu'un violon se pâme en des andantes.

Le remous de valse en prélude ;  
Puis, tourbillon de joie indigne et vaine et rude,  
Ou prudente et lascive, encor, comme une prude  
— O ton corps rayonnant, que tout regard dénude,  
Et que ne dompte nulle lassitude.

Ton âme est folle, et si jeune, et si blonde,  
Ton rire est de joie et ton pas est une aile,  
Ta parole est plus douce qu'un rire d'onde,  
Ta grâce a la gloire des vierges en elle.

Pour qui se cambrera ta souplesse,  
Pour qui s'empourprera ton front de son ivresse,  
Pour qui se dénouera l'entrelacs de ta tresse  
Pour que s'en alourdisse un rêve de penser ?  
Pour qui, pour quel esclave est ton collier d'amour ?  
Qui te dira le poids des heures, à ton tour ?  
Ta grâce est cadencée en chaque contour.

*Non, non, ma fille, tu n'iras pas danser,  
Non, non, ma fille, tu n'iras pas danser.*

Ton rêve serait d'un autre que tous ceux-là ;  
Ton rêve serait de nobles cœurs et d'âmes ;  
Ta puberté que nul songe ne viola  
Rougirait d'ouïr leurs épitalames.

Le sang de tout ton corps est en mal d'amoureuse  
Ton cœur est d'être à Lui — (ton âme en est peureuse) —  
Mais il n'est pas venu, ni ne viendra, Dieu sait !  
Des rives du passé.

Ton rêve en vain l'appelle aux horizons d'automne ;  
Nul écho bienvenu dont ta pudeur s'étonne ;  
Et toujours l'horizon ; et toujours, monotone,  
O le monde — le monde, on ne peut s'en leurrer.

*Monte à sa chambre et se met à pleurer,  
Monte à sa chambre et se met à pleurer.*

Qui sait si quelque cœur  
Ne meurt ton agonie ?  
Il est de mâles vœux :  
Ton âme peut s'ouvrir à qui somme en vainqueur ;  
Ton front peut se courber au baiser du génie ;  
Il est de mâles nuits lentes de fous aveux.



Et l'ombre sait peut-être son nom :  
Regarde par la route et voit si nul n'y marche ;  
Regarde scintiller le Pont  
Qui courbe, là-bas, son arche ;  
Écoute : — la valse encore et les rires —  
A l'écouter, tes pleurs sont pires.

Tu sais, pourtant, que nul ne t'attend là,  
Et que ta voix en vain l'en appela ;  
— Tu le sais bien — et ne peux t'en leurrer.

*Ma sœur, ma sœur, qu'avez-vous à pleurer ?*  
*Ma sœur, ma sœur, qu'avez-vous à pleurer ?*

O la nuit, la lourde nuit ;  
Plus un astre —  
Le firmament s'endeuille, aussi, de son désastre,  
O cœur, et sur ta mort nulle étoile ne luit.

Tu ne veux que sourire à la mort de ton âme ;  
Cette ombre où tu te plais n'a souci d'une flamme  
Nuptiale, et tout épitalame  
Éveillerait l'écho qui dort au loin du pré.

Tu ne veux que sourire un regret,  
Un si doux regret que c'en est une joie,  
Un regret simple et noble comme un menuet,  
Un regret d'aube jeune et de ciel où rougeoie  
Une aurore — candeur et pudeur de ta vie ! —  
Rêve irréalisé, mais qui demeure  
Quelque chose d'au delà cette folle heure  
Et dont l'espoir survit et si doucement pleure  
Que le regret en est plus doux que la survie.

Ton âme est fiancée au Même, encore, encore ;  
Ton cœur n'a pas voulu de moins beaux cavaliers,  
Tu n'as livré ta taille en la danse sonore  
Qu'au Seul pour qui tu veux que brillent tes colliers ;  
Ton rire et ton regard distraits au loin des groupes

Ne cherchaient qu'un retour de son âme ignorée...  
Le ciel s'épure au chant des rondes et des coupes.

*Mets ta robe blanche et ta ceinture dorée !  
Mets ta robe blanche et ta ceinture dorée !*

Musiques en la fête et musiques aux lèvres  
De baisers tard promis et qu'on dérobe ;  
Te voici plus blanche que ta blanche robe  
Parmi les musiques et les fièvres.

Reine du bal en ceinture dorée,  
Reine du bal au précieux collier,  
Reine du bal, où est ton cavalier,  
Qui déliera ta ceinture dorée ?

« Il viendra par le fleuve, en l'aurore nouvelle  
« Dont blanchit l'aube ;  
« Il vient à moi, debout dans sa nacelle,  
« Et j'ai vêtu ma ceinture et ma robe ;

« Le voyez-vous, dressé dans l'éclat de ses armes,  
« Lui dont le pur regard a défié tous charmes,  
« Et dont l'âme n'eut pas d'alarmes ?

« Je t'attendis longtemps, doux prince,  
« Mes yeux en sont las, ma vue en est noyée ;  
« O mène-moi vers ta province,  
« Emmène-moi, la dévoyée,  
« O mon doux prince ! »

*Elle fit trois pas et la voilà noyée,  
Elle fit trois pas et la voilà noyée.*

Avril est mort d'amour, et nos âmes sont vieilles  
— Chants de cloche fêlée —  
La ruine où mon cœur saigna ses lentes veilles  
Aux fossés, pierre à pierre, est roulée ;  
Et dans la nuit, comme pour pardonner,

*Les cloches du Nord se sont mises à sonner.*

Il neige sur nos cœurs des vieillesse de mondes,  
Il neigeait sur nos cœurs les fleurs de l'avril blondes ;  
Tout vin que nous goûtions se sucrait d'autres lèvres,  
Nous ne buvons que le vin de nos fièvres.

Notre âme aux océans appareillait  
Vers des bords gais de rêve clair,  
Mais le naufrage aux Syrtes veillait :  
Le vent avide va moissonner  
La plaine glauque de la mer.

*Les cloches du Nord se sont mises à sonner.*

Le vent hurle, le vent est de Batz et d'Ouessant ;  
Le monde est vide, et tu peux mourir —  
Le sable oublie un pas de passant  
Qu'il veuille marcher ou courir ;

Et tel se hâte et tel s'attarde à s'étonner  
Au long de la route ;  
O toi, qui vas, écoute, écoute :

*Les cloches du Nord se sont mises à sonner,  
Les cloches du Nord se sont mises à sonner.*

MAI-FLEURI





Le mai-fleuri.

Tout murmurant d'abeilles folles.

^ Fleure et sourit

Et se diapre de corolles.

« Que rêviez-vous l'été dernier  
Parmi les moissons jaunissantes ? »  
— « Un rêve qu'il faut renier  
Et qui s'effeuille au creux des sentes,  
Un sot rêve d'enfant, si frêle  
Que la joie au travers scintille,  
Comme une toile à quelque prèle  
Filtrant le soleil qui l'effile  
Et que même la brise emmèle,  
Rets puéril et puérole  
Embûche où ne se prit nulle aile ! »

Le mai-fleuri frissonne en tournoiement de ronde,  
Comme une vierge éprise d'être au monde  
Pour cela seul qu'elle est blonde.

Et tout cet hiver d'ennui, sans un sourire ;  
O les lentes, les lentes veillées ! »  
— « Tout est maintenant comme un chant de lyre ;  
Tous rieurs et toutes raillées ;  
Chacun est tel qu'il en est un pire ;  
Elles émerveillent émerveillées  
Et tout est ronde qui tourne et vire.

Tout est passé qui fut la tristesse ;  
Viens en mon âme et ris en mon cœur »  
— « Tout est passé qui fut la douleur,  
Baise ma joue et joue en ma tresse :

Vois : j'ai pour toi plus de joie en ma lèvre  
Que celles-là n'en recèlent pour d'autres. »  
— « Vois : j'ai l'amour et nul cœur ne s'en sèvre. »  
— « Vois : j'ai la vie — ô quel rêve est la nôtre ? — »

Le mai-fleuri s'ébranle au poids gai des guirlandes ;  
Encore un couple, encore une torsade au faite ;  
Des fleurs et des fleurs ! qu'on ravage les landes,  
Qu'on se joigne à la ronde et que dure la fête :  
Il est pour tout pleurer des larmes de poète.



PARLE-MOI



Donnez-moi la brise en les feuilles rieuses,  
Et le vent qui court en poussière aux chemins,  
Et l'arome sain des flores pieuses,  
Tous les hiers et les demains ;

Donnez-moi le poème des fleuves graves,  
Le regard placide des lacs oubliés,  
Le rêve intraduit des heures suaves  
Où nos regrets sont palliés ;

Donnez-moi l'Océan, en la nuit, qu'on écoute  
— En la nuit des yeux clos ou des astres voilés —  
Donne-moi l'aveu de ton âme toute  
Et le son de tes songes parlés ;

Parle-moi de ta voix aux gammes réelles  
— Que m'importe, à présent, la banale victoire :  
J'ai songé vingt ans à des choses mortelles.  
Et l'Ombre m'a drapé de ses langes de gloire.



VOUS SI CLAIRE



« Vous si claire et si blonde et si femme,  
Vous tout le rêve des nuits printanières,  
Vous gracieuse comme une flamme  
Et svelte et frêle de corps et d'âme,  
Gaie et légère comme les bannières ;  
Et ton rire envolé comme une gamme,  
En écho, par les clairières — »

« Vous ma fierté tout enorgueillie,  
Vous seul but, seule voie et seule fin,  
Vous de qui seul je me rêvais cueillie,  
Vous mon poème et ma soif et ma faim,  
Quel soir est tombé, quelle heure est vieillie ? »

« Moi je m'en fus vers des fleuves dorés,  
Roulant du Sud vers les plaines hyperborées ;  
Quêteur des sources ignorées  
J'ai suivi la rive des fleuves dorés :  
Les vents me poussaient à l'encontre des flots  
Et je n'entendais plus mes propres sanglots ;  
De l'envergure de mes voiles essorées  
J'ai suivi la rive à l'encontre des flots. »

« Je m'en suis allée en le rire des brises  
Par le verger de Juin tout gemmé des cerises,  
Dans l'arome des fleurs et la chanson des cèdres  
Par un vague sentier propice aux méprises,  
Tout glissant et sourd, à travers les grands cèdres :  
J'ai cherché mon chemin jusqu'aux heures grises. »

« Moi je vins en un lieu qu'abrite une montagne,  
Sous un ciel gris et froid dont la tristesse gagne,  
Je me sentais las de la lutte et sans rêve ;  
J'échouai ma barque et je gravis la grève  
Et je m'en suis venu à travers la campagne,  
Au crépuscule où la lune se lève. »

« Voici le carrefour — Toutes routes s'y joignent —  
Le sentier des hasards mène en fatals circuits :  
Pour la suprême fois avant qu'ils ne s'éloignent  
Nos cœurs battent d'accord sous le rêve des nuits. »

« Vois, ma fierté faiblit et je suis lâche en l'ombre... »

« Vois ma pudeur se meurt et se donne et te veut... »

« ... Il semble qu'une étoile, vois ! vacille et sombre,.. »

« ... Écoute : la forêt, au loin, là-bas, s'émeut... »



DES OISEAUX SONT VENUS





Des oiseaux sont venus te dire  
Que je te guettais sous les lilas mauves,  
Car tu rougis en un sourire  
Et cachas tes yeux en tes boucles fauves  
Et te pris à rire.

Des fleurs t'ont promis quelque chose,  
Car tu leur parlais comme on admoneste,  
Puis voici que tu devins rose  
En les effeuillant d'un si joli geste  
Qu'il en disait la cause.

La mer où s'en vont tes regards en nacelles  
Te dit elle aussi : « Ton heur te coudoie »,  
Que, te retournant, tu t'épeures et chancelles  
A me voir, là, tout près. sous les lilas frêles  
— La mer, ou les fleurs, ou les hirondelles,  
Ou ton âme à toi, subtile en sa joie ?

EN UN BOIS CALME ET FRAIS



En un bois calme et frais  
Où ne danse nulle ronde  
Que de mes songes diaprés  
La menthe sauvage abonde ;  
J'y fis maints rêves vrais  
Au loin du monde.

Le doux bois, la sainte forêt,  
Avec ses arbres familiers,  
Ses taillis dont on ne saurait  
Nombrer les tiges par milliers ;  
Assis à l'ombre hospitalière  
Je machonne une feuille de lierre,  
Écoutant chuchoter les peupliers,  
Quand court un frisson blême,  
Par leurs feuillages éparpillés :

« Ton rire est cher à l'écho même,  
« Qui l'a redit parmi les saules,  
« Et c'est ainsi que moi je t'aime  
« Et vais redisant tes paroles ;  
« Ton ombre est fraîche à l'herbe grise,  
« Ton doux poids réjouit la mousse,  
« Ainsi mon âme aussi s'est mise  
« En l'ombre de ton âme douce. »

Il pleut sur les mousses fleuries  
A grosses gouttes de soleil ;  
Les heures vont par les prairies  
Et l'air s'engourdit de sommeil ;  
Par de là l'allée en arche,  
Par de là l'ogive des branches  
Plane, parfois, une nuée aux ailes blanches ;  
Là-bas, sur l'horizon de plages,  
La lenteur des plus lourds nuages  
S'est profilée en patriarche,  
Aux rêves graves et sages ;  
Plus ne s'entend le chant du merle,  
Il vient une rumeur des plages :

« C'est quelque chose d'être ainsi  
« Insoucieux qu'ailleurs déferle,  
« La mer de Vie avare et folle ;  
« Ta voix est une vague, aussi,  
« Ta voix qui s'enfle et qui s'éperle,  
« Ainsi, légère et sans parole. »

Les heures vont rieuses ou silencieuses  
Et l'ombre tourne au pied lourd des yeuses,  
Qui baignent dans la clarté molle ;  
Les rayons obliquent lentement,  
Et, sous la brise, les feuilles écouteuses  
Chuchotent de moment en moment  
Un nom qui jamais ne varie :

« En un clair chant d'amour joli,  
« Ta voix aux feuilles se marie,  
« A l'eau gouttant au roc poli,  
« Au gazouillis de l'air, Marie,  
« Ta voix doucement se marie ;  
« Cette ombre est violette et rose,

« Tu tiens une fleur de coquette  
« De ta main lente qui se pose ;  
« La fleur est rose et violette ;  
« Ton col s'incline au gré des gammes  
« Qu'éperle ta lèvre mi-close :  
« C'est ainsi que rêvent les femmes ;  
« T'aimer ainsi, c'est quelque chose. »

Les bouleaux ont des svelteness de femmes  
Parmi les mâles pins moroses ;

Le vent, muet tantôt, vagit et veut parler  
Comme un enfant qui s'éveillerait,  
Comme un enfant qui veut parler  
Le vent ne sait que pleurer ;  
Le vent pleure en accords éoliens,  
Tristes à faire pleurer,  
Tristes comme ton ombre nuit qui vient ;

Et la forêt lentement s'isole :  
On y marche comme un intrus au crépuscule,



Sa vie auguste se recule  
Loin de l'homme et de sa parole  
Trop mesquine pour son grand rêve d'ombre ;  
Le bois se solemnise en temple,  
Le bois religieux contemple  
La mêlée où doit vaincre l'ombre.

— O l'hymne des grands pins vers le soleil qui sombre !

La lamentation ulule lente et traîne  
Par la vallée en lourds rythmes de thrène ;  
Les feuilles planent et vont atterrir ;  
Par les gaulis d'ombre tramés  
Sanglote la honte de mourir ;  
L'éternelle forêt agonise à jamais ;

Muettes, les feuilles se tassent pour pourrir  
— Dans l'ombre, à jamais.



LES DOUX SOIRS SONT FLÉTRIS



« Les doux soirs sont flétris comme des fleurs d'octobre  
— Qu'irions-nous dire au saule, aux ajoncs, aux lagunes ? —  
Mon âme à tout jamais s'est faite grave et sobre ;  
— Qu'irions-nous dire aux dunes ?

Le vent se lève et vient, discret et sans parole :  
Ma tempe est fraîche de son baiser ;  
La nuit — doucement, comme une mère console —  
Se lève et vient m'étreindre et me bercer  
— Qu'irions-nous dire au saule ?

Vous fûtes mon roi pour un printemps fleuri,  
Vous fûtes l'élus de vos douces paroles ;  
Le savions-nous, quand nous avons ri,  
Que tous deux jouaient de vieux rôles ?

Le savais-je, moi ? vous, le saviez-vous ?  
— Maintenant tout est gris sur la lande nocturne —  
Avec nos rires faux et doux ?  
Que nous en avait dit l'avenir taciturne ?  
Que savions-nous ?

Moi, je rêvais, sans doute, les vieux poèmes,  
Et vous, les vieux contes de bonnes fortunes :  
« *Vous m'aimez ? — je t'aime ! — tu m'aimes !* »  
Quel âge avons-nous donc pour rire de nous-mêmes ?  
Qu'irions-nous dire aux dunes ?  
Au saule, aux ajoncs, aux lagunes ?  
— La lune se lève en ses halos blêmes —  
Nos cœurs seront morts sans racines. »

LE CHEMIN





« Elle fut lente et longue et fiévreuse, la nuit ;  
Le poids des heures s'alourdissait des ténèbres,  
Où parfois un éclair soudain luit,  
Crayant le ciel de folles algèbres  
— Mais par l'espace pas un bruit —

Elle fut lente et morne et funéraire, l'aube  
— Linceul d'un jour mort-né dans des affres de sang —  
Le soleil voilé de deuil se dérobe ;  
Par les chemins âpres et glissants  
Il pleut des larmes sur ta robe.

Il fut morose et hâve et sépulcral, ce jour,  
Plein de bruits étranges et sourds et de mystère.  
Empli comme d'un air sans souffle et lourd  
Qui suffoquait de miasmes la terre,  
— Voici le Pays de l'Amour —

O qu'il soit doux et lent et souriant, le somme,  
Parmi le dur regain et le chaume acéré ;  
Le crépuscule du repos nous somme.  
O, que longtemps nous avons erré,  
Toi, toute femme, et moi, tout homme. »

LE BLEU VENT D'OUTRE MONTS



« Le bleu vent d'outre monts fait palpiter les frènes ;  
Il chante au loin du bois un carillon d'été ;  
Aux prés l'hermine et l'or des marguerites reines,  
Et par l'azur sans fin, comme au chant de sirènes  
Des récifs répété,  
De grands nuages lents vont s'enflant en carènes...

Il sourd du pâturage un murmure sans trêve :  
Juin chante au bois nouveau qui redit sa gaité ;  
Des barques de foin gris attendent vers la grève,  
La mort des fleurs qu'on fauche est toxique de sève  
Et ma lèvre eut quêté  
De la tienne le miel aprilin de ton rêve...

L'heure passe légère et court au crépuscule ;  
Le soleil près de choir s'est, d'orgueil, arrêté,  
Là bas, royal encore ; et la fumée ondule  
Du bûcher d'Occident jusqu'au zénith qui brûle...  
Mon regard a guetté  
Ton âme dans tes yeux où l'avenir recule...

L'heure était telle, et tout est même et se ressemble :  
Le fleuve roule encore en lueurs de Léthé,  
L'horizon aussi tel encore — que t'en semble ? —  
Est-il un rêve encore où nous rêvions ensemble ?  
N'as-tu rien regretté ?  
La nuit, ivre d'encens, est amoureuse et tremble... »

« Mais ! sommes-nous ceux-là que nous avons été ? »

UN ASTRE





*Elle chantait au soir, pour moi seul et son rêve,  
Et je repris le chant qui mourait à sa lèvre  
En un baiser d'amour que nul hiver ne sèvre ;  
Je chantais en œuvrant, comme fait un orfèvre,  
Roulant et déroulant sa tresse — or clair de grève! —*

Un astre, tout là-haut, entrevu dans la brume  
Hasard d'une éclaircie en la nuit hivernale,  
Un seul astre au fond de la nuit ;  
Un seul falot sous la rafale :  
Et l'âme de femme que mon rêve assume  
S'attriste qu'il ait lui.

La mi-nuit pèse ; efface-toi ; tu taches l'ombre ;  
Mon âme s'en aveugle, étoile, et se sent forte ;  
Et laisse la pleurer son rêve sombre,  
Puisque l'heure n'est plus, et que l'année est morte :

« Je l'avais vu passer d'où je liais ma gerbe,  
Le beau navire montant de la haute mer,  
Je l'avais vu passer, entre les nef, superbe,  
Au long de l'estuaire où la route est sans herbe,  
Venu du large, avec le flux, par un ciel clair,  
Carguer la toile bistre en sa hune, avec l'air  
D'un coureur qui fait halte et s'affale dans l'herbe ;  
Et des oiseaux chantaient, tout là-haut, dans l'air,  
Et le soleil rosait, là-bas, le sable acerbe  
Et le flux débordant en écume  
Jusqu'au phare qui, la nuit, s'allume  
Et tourne au ciel un éclair,  
Et jusqu'aux dunes grises comme une brume..

— (Le flux, et le navire, et le ciel si clair) —

Le vent de terre alerte a fraîchi, sur le soir ;  
Les cabestans criards se taisent et regardent ;  
Le flux a recouvert les coques au flanc noir,  
L'estacade va luire des feux qui la gardent ;  
— (Quelle âme suis-je donc pour me sourire encore ?  
Qu'une étoile, là-haut ! — le couchant fut de cuivre) —  
Mon cœur battait sans cause, et je rêvais à suivre  
L'ombre des grands vaisseaux qui sortent vers le Nord...

— (La brise, et la pénombre, et les falots du port) —

La nuit vint, pâle, aux rêves sans sommeil  
La nuit de Juin pensive où l'âme est seule et veille  
Assise en l'ombre et qui frissonne et s'émerveille ;  
Des pas lents sur la route, et je tendis l'oreille ;  
Il s'assit près du seuil où frissonne la treille,  
Il me conta les soirs où la mer est vermeille,  
Les pays d'Occident où s'endort le soleil,  
Et je le suivais de merveille en merveille ;

Sa voix était si douce, et ce fut une joie  
Qui me prit d'un frisson si traître que j'en ris ;  
Il me parlait tout bas, et je n'osai des cris  
Quand il prit ma main à travers la clairevoie,  
Comme on saisit le soir un oiseau surpris...

— (Sa voix dans l'ombre, et sa main par la clairevoie) —

Ab ! c'était un soir... Qui s'en souvient :  
Car vivre est-ce donc à jamais revivre ?  
Je suis quelque morte, sans doute, et quelque rêve,  
Avec mon conté de soir étésien,  
Quand le vent est morne au long de la grève  
— (Je suis quelque rêve lu dans quelque livre,  
Quelque conte, quelque poème, un soir de rêve). —

Que cette fois, j'ai ri d'une parole  
Dont je rougis, encore... et que j'écoute !  
— (Je ne sais même si je ne suis folle) —  
Je n'ai plus souci vers où mène la route.

Je ne sais où va dérivant ma vie :  
Je n'ai vécu qu'une heure, et qu'un baiser ;  
Je ne sais vers où la route dévie :  
Tout l'avenir, un soir, s'est effacé.

Il est parti, par là-bas, un soir d'amertume ;  
— (Quel astre, tout là-haut entrevu dans la brume?) —  
Le navire reprit la mer, et sans lui.  
— (Un seul astre au fond de la nuit  
Un seul falot dans la nuit s'allume) —  
Il est parti par la route, un soir,  
Sur un cheval cavecé de noir  
Blanc comme l'écume et la nuée,  
Il est parti, par un vieux soir,  
Avec la tempête ruée ;  
Il se perdit dans la nuit noire  
Aux détours gris de ma mémoire ;  
Mon âme est là, qu'il a tuée.

Que m'importe, encore, ayant été son âme :  
Le temps n'a pu flétrir sa lèvre sur la mienne ;  
Nul poids d'âge ne peut que je ne me souvienn  
— (Je suis l'ombre et l'écho d'un soir d'épitalame) —  
... C'était un soir, dans la pénombre étésienne... »



CES HEURES-LA





Ces heures-là nous furent bonnes,  
Comme des sœurs apitoyées ;  
Heures douces et monotones,  
Pâles et de brumes noyées,  
Avec leurs pâles voiles de nonnes.

Ne valaient-ils donc pas nos rires,  
Ces sourires sans amertumes  
Vers le lourd passé dont nous fûmes ?  
Ah ! chère, il est des heures pires  
Que ces heures aux voiles de brumes.

Elles passaient en souriant  
— Comme des nonnes vont priant —  
De lueurs opalines baignées,  
Les douces heures résignées.

Va, nos âmes sont encor sœurs  
Des heures de l'automne grises,  
Dont la pénombre dans nos cœurs  
Estompait les vieilles méprises  
Et nous ne voyions plus nos pleurs.

IN MEMORIAM



Les roses penchées  
Aux grès roux des balustres  
Pleurent au flot virant leurs pétales de sang ;  
— Les rives en sont tout enjonchées —  
Les folioles enguirlandent en passant  
Tes corolles lacustres,  
Blanc nénuphar éblouissant.

Je t'ai couronnée, ô douce âme pâle,  
De mortelles fleurs sur tes yeux effeuillées ;  
Mais nul deuil de cœur ne les aura souillées,  
Nos amours où tu n'eus de rivale,  
Nos amours que nul n'aura raillées.



Ce furent des soirs de rêve stellaire  
 — *Quel éternel oubli nous outrage ?* —  
 Des songes rythmés aux chants de la plage,  
 La hantise de tes yeux d'aigue claire,  
 Et des larmes de rage.

Ce furent de folles matinées  
 — *Quel hiver de mort flétrit nos printemps ?* —  
 Des ciels de soie et des mers satinées,  
 Et tout l'absolu des vingt ans,  
 Et toutes les chansons entonnées.

Ce fut par des bois et des prés et des grèves  
 — *Quel frisson nous vient comme d'un caveau qu'on*  
 Ce fut en la joie et le rire et les rêves [ouvre ? —  
 Tout l'Infini du cœur qu'on découvre  
 Au loin fleuri de ses heures brèves.



Un chant me revient en la brise des Mais  
 Comme en un souffle de toi qui dormais,  
 Comme ta voix aux chansons naïves,  
 Muette — et sonore en mon âme à jamais ;

Un arôme en la brise d'Avril circule  
Lointain et vague et qui fleure les rives  
Et les bois endeuillés de crépuscule  
Et tous les passés où mon âme recule  
A travers la nuit et ses heures passives ;

Jusqu'en ce soir, jusqu'en ce rêve  
Ta voix me chante sa musique grave ;  
Quel fou nous conte que la joie est brève ?  
Elle est la douleur éternelle et suave !...

Les roses penchées  
Aux grès roux des balustres  
Pleurent aux flots virant qui les mirèrent belles ;  
Toutes les plaines sont fauchées ;  
La vie est croulante, lustres sur lustres ;  
Quelle fleur et quelle heure seront immortelles !





AUBADE



Suis vers l'aurore fauve et dorée  
La sente herbue et qui court à l'orée,  
Gai d'une heure remémorée,  
Sans rêver la gloire laurée.  
— (La vie exulte en joie ignorée). —

Ne pense pas à l'avenir ;  
Nulles volontés n'en sont maîtresses,  
Vis, ce lent jour, de souvenir ;  
La gloire, elle pourra venir,  
Mais ne vaudra pas tes détresses,  
— (La mare luit autour du Menhir). —

Si ton âme déborde et s'épanche,  
C'est que ta vie est pleine à jamais ;  
Si, lourde d'épis, la moisson penche,  
Tes douleurs les avaient semés.  
-- (Quelle âme pâlit dans l'aube blanche ?) --

L'été te rie, Amour te ceigne  
Du manteau léger de ses ailes ;  
Le frisson auroral t'étreigne  
D'un unisson de chanterelles.  
— (Quel cygne en l'aurore chante et saigne ?)

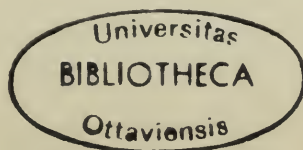
VERS LA MER

1870  
1871  
1872

Mon cœur sort de la Mer et se résorbe en elle...

Rien dans le vent du large où rêver ta terrasse :  
Pas un pétale, un papillon — pas même une aile ; —  
Ni senteur de verger parmi l'embrun qui chasse,  
Ni même un bruissement de feuillage irréel  
Dans le glas monotone et tenace  
Qui hurle — es-tu donc morte ? — au ressac de Frehel.

Près de la grande croix éperdue et tragique  
Dont j'ai vêtu le nu gibet de notre amour,  
J'ai pleuré vers la mer sanglotante en réplique,  
Comme ta voix, peut-être, et comme ton cœur lourd ;  
Par delà l'océan qui geint son rêve sourd.  
J'ai guetté ta réplique.



... L'herbe est plus gaie au creux de nos ravins — sans doute —  
Notre lac est plus bleu — car c'est le jeune été ;  
L'île a l'ancre dort telle encore qu'elle était,  
Et le sentier du roc court rieur sous sa voûte,  
Et son seuil est fleuri que tes pas ont fêté  
Et son écho s'émeut que sa voix a fêté !...

— Mon âme dans la mer des larmes s'est dissoute,  
Mon cœur, dans la mer je l'ai jeté !

---

Le jardin bruissait dès le seuil,  
Des oiseaux s'envolant du porche ;  
L'ombre d'un hêtre, dès le seuil,  
Traînait en violet de deuil ;  
Autour d'un rosier, rose torche,  
Vibraient en halo des abeilles ;  
C'était le Pays des merveilles  
Que nous contemplions du porche  
— Un rêve de futures veilles. —



Au long des buissons fleuris d'ambre,  
Près des rocs gris comme Décembre,  
Sous le poids de tes cheveux tu te cambres,  
De tes cheveux en nuée et si lourds  
De leur or d'encensoir où brûleraient des ambres...  
Qu'eut-il été de nos amours ?  
— Si vers mes désirs tu le cambres  
Par delà l'océan qui geint ses rêves sourds  
Rien ne sera de nos amours !...

Si j'avais pensé de te dire  
« Que des bleuets sont dans tes yeux,  
« Et des roses dans ton sourire  
« Et des épis dans tes cheveux. »  
Et pourtant j'ai pensé te dire :  
« Que la vie est douce à qui le veut,  
« Qu'en tout regard un regard se mire,  
« Qu'en toute voix un écho s'émeut ; »  
Mais pouvais-je savoir — la folie ! —  
Pour quelle douleur je t'aimais  
Et que la vie est triste et s'oublie,  
Et que le temps meurt à jamais...

Nous dérivions, des heures, aux rives,  
Où les branches nous tendaient leurs ombres,  
Et parfois se joignaient en ogives  
Comme en des cathédrales sombres ;  
Et quelque courant nous menait,  
A sa guise lente, où dort la crique ;  
Et ce nénuphar à mon péril donné,  
Et le rire en sourire qui fut ta réplique...  
Quelle heure l'éternité sonnait ?  
Car voici que j'écoute toujours  
Par delà l'océan qui geint des rêves sourds  
Et guettant ta réplique.

---

Mon âme dans la mer se noie  
Mon cœur saigne aux vagues moroses...

Où vas-tu cueillir le jasmin ?  
Où fais-tu récolte de roses ?  
Sais-tu où refléurit la joie ?  
— Mon cœur ne sait plus le chemin,  
Mon âme dans la mer se noie —

J'ai pleuré vers la mer qui surgit et déferle,  
Et, fou, je te tendais la main,  
Rêve qui te dissous en vapeurs au lointain,  
Comme croule mourant un flot qui déferle ;  
Rêve d'aube que vint dissiper le matin,  
Comme, essoré, s'efface un chant de merle ;  
Rêve d'amour défunt, hantant tout lendemain ;  
Comme, doucement retirée, une main  
Laisse l'empreinte d'une perle  
Indélébile aux doigts qui la serraient en vain.

J'ai pleuré vers la mer qui sanglote et déferle.



CELLE QUI PASSE



Celle qui passe m'a souri  
— L'azur est plus pâle et l'air est rose —  
Celle qui passe sans une pause,  
Vaguement tendre comme une Chose,  
Comme un ruisseau, comme un pré fleuri  
— Celle qui passe m'a souri —

Tout est joie, et tout chante et prie  
— Celle qui passe a rayonné —  
L'Avant hier est pardonné,  
La messe d'amour a sonné  
Aux clochettes de la prairie :  
Celle qui passe a rayonné.

Rien n'est plus du jour et de l'heure :  
Celle qui passe a souri des rayons ;  
Mon âme flotte par les sillons  
Avec la brise et les papillons,  
Je suis le jour même qui chante et fleure,  
— Celle qui passe a souri des rayons —

Avec un peu de gaité blonde,  
En rayon par la route qui grimpe ;  
Avec un peu de ton rire — (une onde  
Qui jaillit et poudroie !) —  
Avec, ô, ton doux rire où se fonde  
Mon rêve déchu de son viel Olympe  
Et qui pleure de joie ;  
Avec un froufrou de jupe — (une aile !) —  
Avec un éclat des yeux — (ô rayons !) —  
La vie est légère et la vie est belle  
Et mon âme chante en les carillons.



C'ÉTAIT UN SOIR DE FÉRIES



C'était un soir de féeries,  
De vapeurs enrubannées,  
De mauve tendre aux prairies,  
En la plus belle de tes années.

Et tu disais — écho de mon âme profonde, —  
Sous l'auréole qui te sacre blonde  
Et dans le froissement rythmique de soies :  
« Tout est triste de joies ;  
Quel deuil emplit le monde ?  
Tout s'attriste de joies. »

Et je t'ai répondu, ce soir de féeries  
Et de vapeurs enrubannées :  
« C'est qu'en le lourd arôme estival des prairies,  
Seconde à seconde,  
S'effeuille la plus belle de tes années ,  
Un deuil d'amour est sur le monde  
De toutes les heures sonnées. »

RONDE



*Où est la Marguerite,*  
*O gué, o gué, o gué,*  
*Où est la Marguerite,*  
*O gué, son chevalier ?*

Elle est dans son château de fleurs et de charmilles,  
— Ses yeux gris sont perdus aux brumes du lointain —  
Doucement triste du rêve des jeunes filles,  
Blonde dans le matin.

Elle est dans son château des Tourelles graciles,  
Aux terrasses fleuonnées ;  
Où les heures sont lourdes qui semblent faciles,  
Lentes et lourdes comme des années,

Lentes et si faussement prônées,  
Lentes et languissamment sonnées.

Elle est dans son château qu'isole un bois de chênes  
Surgissant des hameaux vers les tours hautaines  
Et sur qui passe un vol, vers là-bas essoré ;  
Elle évoque en écho des chansons lointaines  
Où pleurait un cœur éploré  
Et joyeux de sa peine,  
Quelque Chanteur lauré :

« Sais-tu qu'il est une heure où ne s'irrite  
Plus cœur ni âme, enfin lassés d'attendre ?  
En es-tu là ? que ton désir s'abrite  
En l'ombre qui se fait muette et tendre ?... »

*Où est, la Marguerite,*  
*O gué, o gué, o gué,*  
*Où est, la Marguerite,*  
*O gué, ton chevalier ?*



\*  
\* \*

*Où est la Marguerite,*

*O gué, o gué, o gué,*

*Où est la Marguerite,*

*O gué, son chevalier ?*

Elle est dans son verger sous les pommiers en neige,  
Légère, et que son rêve d'Avril allège,  
Son rêve où l'Amour passe en cortège  
— Et la toile sur l'herbe éblouit de soleil —

Elle est dans son verger, toute troublée  
Des toxiques qu'Avril a fleuris à la haie  
— Il frissonne dans l'herbe une chanson tremblée —  
Et son bonheur s'essore en un rire vermeil.

Elle est dans son verger fragrant et qui essaime  
Et bourdonne et murmure, ensorcelleur ;

Rose de vague joie, ivre du vrai Poème,  
 A demi craintive à l'oracle d'une fleur,  
 Mais croyant surtout ce qu'a dit de qui l'aime  
 Le cierge bénit à la Chandeleur.

— Elle rit d'elle-même  
 Et regarde la route et de sa main s'abrite...

*Où est, la Marguerite,*  
*O gué, o gué, o gué,*  
*Où est, la Marguerite,*  
*O gué, ton chevalier ?*

*Où est la Marguerite,*  
*O gué, o gué, o gué,*  
*Où est la Marguerite,*  
*O gué, son chevalier ?*

Elle est dans son couvent qui prie et pleure ;  
Elle est agenouillée et l'heure suit l'heure ;  
Elle est dans son couvent qui prie et qui pleure.

Elle prie en la pénombre de la veilleuse  
Et rêve à l'amant de la Cité merveilleuse,  
Au beau Christ mort dont elle est la pleureuse,

Elle est dans sa cellule qui pleure et prie  
Belle, et qui s'offre au Dieu de son choix,  
Jonchant des fleurs dont son âme est fleurie  
Le vieux chemin de la Croix.

Comme un oiseau de mer, les ailes toutes grandes,  
Son âme est portée en l'ouragan des orgues  
Et plane éperdue en la brume encensée,  
Lasse et pâmée et livrant en offrandes  
Au Dieu de son choix toute son âme insensée.

Son âme est emportée en l'ouragan des orgues  
Ivre de foi crédule à de vagues prodiges

— L'ostensoir ébloui rayonne ses prestiges  
Sur les prêtres courbés, et leurs ors, et leurs morgues  
— Toute son âme est prise de vertiges.

Et son esprit de fille contre elle est ligué  
— Elle est perdue, elle est la néophite.

*Où est la Marguerite,*  
*O gué, o gué, o gué,*  
*Où est la Marguerite ?*

Elle est dans son château, cœur las et fatigué,  
Elle est dans son hameau, cœur infantile et gai,  
Elle est dans son tombeau, semons-y du muguet,

*O gué, la Marguerite.*

ÉPITHALAME



Avril t'a baisée au front et s'émerveille,  
Pâle du reflet de ses jonquilles claires,  
Que, de ton être, seul ton regard s'éveille  
Avec l'étonnement rieur de ses mystères ;  
Il passe et d'un regret rayonné t'ensoleille  
Vers la moisson de fleurs débordant sa corbeille.

Mai qui venait par la rive à l'orée  
Foulant la neige des pêchers flétrie,  
Chanta vers toi qui rêvais en la prée ;  
Si, que ton âme en est encor meurtrie,  
Sachant la Beauté de ton corps ignorée,  
Et que ton cœur rêvait de l'Amant de féerie.

Juin s'est courbé sur toi qui pleurais, et t'a prise  
Et te nomma, ce soir, reine de sa nuit pâle :  
Ta lèvre rouge était, disait-il, la cerise,  
Ta joue était la pêche du verger fatale ;  
Puis il s'en fut vers l'aube, te laissant surprise  
— Et la douleur d'aimer à ton seuil s'est assise. —

Juillet te baise au front, ainsi qu'Avril qui passe  
Et qu'il chante pour toi, comme Mai, des paroles,  
Qu'ainsi que Juin, du soir de ton regret il fasse  
La nuit douce parmi l'accueil frais des corolles ;  
La faux des fenaisons n'eut pas accordé grâce  
Au pâle lys tombé qu'un archange ramasse.



UN SOIR D'HIVER



Pâleur des vierges, candeur des aubes,  
Efflorescence des lys et des roses,  
Duvet des cygnes aux blanches robes,  
Rires des lèvres à jamais closes.

Le lac s'enténébre aux blancheurs qui le ceignent  
— Comme une gaze blanche assombrit une fille ; —  
La neige prodigue à flocons s'éparpille  
Et tournoie en les sapins qui geignent ;  
La girouette affolée oscille,  
Les auvents se plaignent.

Tombe, ô la cendre des vieilles années  
Mortes avec mon sourire à leurs lèvres ;

Folioles de nos jardins fanées  
Aux vents des étés, aux soleils de nos fièvres ;  
Sable des heures sonnées.

Hésitante elle passe et revient  
Devant ma fenêtre entr'ouverte à ses danses ;  
— Valse funèbre où manque un musicien,  
Silencieuse et fantasque dans ses cadences  
Dont vibrent en mon être des concordances ;  
Le vent se meurt — et tout est bien ;

Jusqu'en mon âme où s'effeuille un automne  
Tourbillonne, ô la neige monotone ;  
Voile la route et que nul pas n'y sonne  
Jusqu'à ce que le silence m'étonne.

Voici tout un jour que je la regarde  
Par la plaine, où la haie est à peine une ride,  
Courir en raffales de brume  
Vers la forêt rigide ;  
Jusqu'en la nuit, la pénombre s'attarde,  
Et nulle étoile au ciel ne s'allume.

Paix à nos cœurs et trêve à nos vies :  
L'heure est venue où nos rêves vont vivre ;  
Il n'est plus trace des sentes suivies :  
Vois, le poème s'efface du livre,  
Tout le passé s'enlinceule de givre.

Vole, poussière des routes de l'ombre,  
Embrun nocturne jailli des mers mortes  
Pleuvez, les folles étoiles éteintes,  
— Désert le porche et closes les portes —  
Hurle la bise en les térébinthes,  
Neige, ô la neige, à travers la nuit sombre !



ILS SONT ACCOMPLIS TOUS NOS FOUS PROJETS





Ils sont accomplis, tous nos fous projets :  
Mon rêve et le tien, le même — les mêmes ;  
Et tous les jours — ô les jours légers,  
Et les soirs plus doux, et les nuits suprêmes ;  
Tous les songes immitigés ;  
Tout ce qui fait doux les poèmes ;  
Toute la joie éparse et qui trouble  
— Et dont toute âme, un soir, s'épeura. —

*La violette double, double,  
La violette doublera.*

J'ai tissé de fleurs un tapis de reine  
Pour Ses pieds — roses parmi les lys,  
Et parmi les roses en lourds lys pâlis :  
Bleus et bleutés de leurs veines — Ses peines ;

J'ai drapé le trône en frissonnants plis  
 De tissus fleuris — (guirlandes et chaînes) —  
 Que Sa chair chantât mes vœux accomplis  
 Éblouissant aux panneaux l'ébène  
 De sa joie — (ô rose) — qui tremble et qui trouble  
 L'âme qui trop longtemps la pleura.

*La violette double, double,  
 La violette doublera.*

Là, j'ai passé des jours à L'attendre,  
 Ne sachant quelle Reine y dût venir ;  
 Avec la feinte de La surprendre  
 Et le leurre aussi de La retenir ;  
 Mon amour se faisant tout humble et si tendre :  
 « Quelque mal en pouvait-il advenir ? »  
 Et la nuit, souvent, j'avais cru L'entendre  
 Chanter le chant qui ne doit pas finir  
 — O j'ai frissonné dans l'attente qui trouble  
 Toute âme que trop souvent on leurra.

*La violette double, double,  
 La violette doublera.*

Mais ce jour de cueillette, le sous-bois, les rires ;  
Et la baie en pourpre sombre à nos doigts ;  
La source : j'y bois où tu te mires,  
Ni blonde, ni brune, ne fauve : les trois —  
Si joyeuse, si reine de moi, tes empires,  
— De moi, tes sujets, si jaloux de mes droits ;  
Et qui marchiez, comme au rythme des lyres  
Les Grâces graïennes d'autrefois :  
Mon cœur haletait de l'espoir qui trouble  
Et du doute exquis de ce qui sera.

*La violette double, double,  
La violette doublera.*

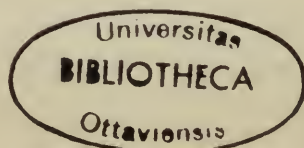
Mes heures, les tiennes — les mêmes heures, —  
Tes désirs, les miens — les mêmes toujours, —  
Tous pleurs que je pleure et que tu pleures  
Tombent en rosée au jardin d'Amour :  
Du vide morne des vieilles demeures,  
Des silences orageux et sourds,  
Des haines mortes et des vieux leurres  
Naissent les lys et les roses d'Amour

Quelque soir de joie enfiévrée et qui trouble  
L'âme qui si longtemps se pleura.

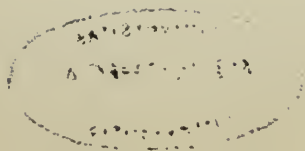
*La violette double, double,  
La violette doublera.*

O nos printanières journées !  
O nos hivers, et les feux, et la lampe !  
Toutes les haines assassinées  
Avec des rires de bonne trempe ;  
Toutes les douleurs pardonnées :  
Le vieux Passé — la grotesque estampe  
Avec des rimes griffonnées,  
Brûle au foyer où la flamme rampe ;  
Un silence tombe que rien plus ne trouble,  
Ta joue a rougi que ma lèvre effleura.

*La violette double, double,  
La violette doublera.*



TABLE





	Pages.
DÉDICACE . . . . .	7
Un oiseau chantait . . . . .	13
Par la roseraie . . . . .	19
Ronde . . . . .	23
Mai-fleuri . . . . .	35
Parle-moi . . . . .	41
Vous si claire . . . . .	45
Des oiseaux sont venus . . . . .	51
En un bois calme et frais . . . . .	55
Les doux soirs sont flétris . . . . .	63
Le chemin . . . . .	67
Le bleu vent d'outre-monts . . . . .	71
Un astre . . . . .	75
Ces heures-là . . . . .	83
<i>In memoriam</i> . . . . .	87
Aubade . . . . .	93
Vers la mer . . . . .	97
Celle qui passe . . . . .	105
C'était un soir de féerie . . . . .	109
Ronde . . . . .	113
Épithalame . . . . .	121
Un soir d'hiver . . . . .	125
Ils sont accomplis . . . . .	131





*Achévé d'imprimer*  
*le quatorze juillet dix-huit cent quatre-vingt-neuf,*  
*par A.-M. Beudelot,*  
*Imprimeur à Paris.*

1468X3C 107



**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Library  
University of Ottawa  
Date due**

---

--	--	--	--

CE



a39003



002166758b

CE PQ 2643  
.I3J6 1889  
COO VIELE-GRIFFI JOIES.  
ACC# 1242445

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	11	01	04	07	3